

## Allocution de M. Edmond Lévy, président de l'Association

Edmond Lévy

---

### Citer ce document / Cite this document :

Lévy Edmond. Allocution de M. Edmond Lévy, président de l'Association. In: Revue des Études Grecques, tome 121, fascicule 2, Juillet-décembre 2008. pp. 17-23;

[https://www.persee.fr/doc/reg\\_0035-2039\\_2008\\_num\\_121\\_2\\_7975;](https://www.persee.fr/doc/reg_0035-2039_2008_num_121_2_7975)

---

Fichier pdf généré le 11/03/2024

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 25 JUIN 2008

---

## ALLOCUTION DE M. EDMOND LÉVY

PRÉSIDENT DE L'ASSOCIATION

CHERS COLLÈGUES,

Il me revient d'évoquer nos grands disparus Je ne dirai pas comme Périclès que l'année a perdu son printemps, car je ne sais si l'archéologie conserve, mais je dois aujourd'hui faire l'éloge funèbre, entre autres, de quatre éminents archéologues et historiens nés juste avant ou pendant la guerre de 14, archéologues qui étaient pour trois d'entre eux censés rejoindre l'Ecole d'Athènes pendant la deuxième guerre mondiale et qui sont morts à quelques semaines d'intervalle au cours de l'été et de l'automne 2007 : Paul Faure, mort à 91 ans, le 13 juillet 2007, Henri Metzger, mort à 95 ans, le 3 octobre 2007, François Chamoux, mort à 92 ans, le 21 octobre et Henri van Effenterre, mort à 95 ans, le 3 novembre.

Paul Faure, né à Paris le 1<sup>er</sup> janvier 1916, est un peu à part dans l'archéologie française en Grèce, car il n'est pas issu de l'Ecole française d'Athènes, non qu'il n'ait eu les titres requis pour y entrer, puisqu'il avait été reçu en 1938 second à l'Ecole Normale Supérieure et avait fait des études à l'institut d'art et d'archéologie et à l'Ecole du Louvre et rédigé un mémoire sur *La légende de Thésée* d'après quelques chapitres de Plutarque, mais, du fait des circonstances historiques, cela ne se fit pas : il y serait sans doute entré, s'il n'était sorti de l'Ecole Normale Supérieure en 1943. Il fut ainsi amené à prendre un poste de professeur de lettres, d'abord en province, puis à Paris, au lycée Henri IV, où, après un séjour d'un an à l'institut français de Vienne, il est, dès 1951, en charge des classes préparatoires. Il soutient en 1965 sa thèse sur les *Fonctions des cavernes crétoises* devant un jury présidé par Robert Flacelière avec pour rapporteur Pierre Demargne et Henri van Effenterre et est nommé en 1967 maître de conférences puis, dès 1969, professeur de langue et littérature grecques à Clermont-Ferrand, poste qu'il occupera jusqu'à sa retraite en 1984. Payant volontiers de sa personne, il a été deux fois vice-président de l'agrégation des lettres, a dirigé le département de grec de Clermont-Ferrand et, en Grèce, a participé à de nombreux congrès et colloques, tandis que la municipalité d'Héraklion le nommait citoyen crétois à titre honorifique et, après son décès, donnait son nom à l'une de ses rues. Dans le domaine archéologique, il se distingua par sa passion de la Crète, qu'il découvrit en 1953, sur les conseils de Fernand Chapouthier, et parcourut jusqu'en 1996 : si les Crétois l'appelaient le Gallos, il reste ainsi pour nous Paul Faure le Crétois ou « l'homme des cavernes », qui a exploré seul ou avec sa fille quelque 108 cavernes, où il n'hésitait pas à descendre à ses risques et périls. Il a en outre assuré en Grèce 5 missions du CNRS et participé à 8 congrès, le dernier en 1996, soit à 80 ans, 12 ans après sa retraite. Précisant les usages divers des cavernes (funéraires, cultuels, initiatiques ou comme lieux de refuge)

et spécialiste reconnu de spéléologie archéologique, ce qui lui fit présider le second colloque international de spéléologie d'Athènes, il s'est intéressé aux ressources métallurgiques de la Crète, dont il a étudié 32 gisements. Il s'est aussi passionné pour l'épigraphie crétoise, bien que ses tentatives pour déchiffrer le linéaire A ou les inscriptions hiéroglyphiques n'aient pas rencontré l'accueil souhaité. Son œuvre, indispensable pour qui s'intéresse à la Crète antique, montre aussi la variété de ses préoccupations. Unissant études savantes et ouvrages de plus grande diffusion, destinés à un public cultivé ou à des étudiants, Paul Faure a publié sur la Crète antique, outre de nombreux articles dans le *Bulletin de Correspondance Hellénique* et la *Revue des Etudes Grecques*, cinq ouvrages principaux : en 1964, *Fonctions des Cavernes Crétoises*, dans la prestigieuse collection des Travaux et Mémoires de l'Ecole française d'Athènes ; en 1973, *La vie quotidienne en Crète au temps de Minos (1500 av. J.-C.)*, chez Hachette ; en 1980, *Ulysse, le Crétois, XIIIe siècle avant J.-C.*, paru chez Fayard ; en 1989, *Recherches de toponymie crétoise. Opera selecta* (regroupement de ses travaux paru chez Hakkert) ; en 1996, *Grottes sacrées de Crète* (paru en grec à Héraklion). Ayant pris goût à l'étude de la vie quotidienne, il a aussi publié chez Hachette trois ouvrages, qui, ainsi que son livre Alexandre, paru chez Fayard en 1985, ont connu un grand succès, à savoir : en 1975, *La vie quotidienne en Grèce au temps de la guerre de Troie (1250 avant Jésus-Christ)* ; en 1978, *La vie quotidienne des colons grecs de la Mer Noire à l'Atlantique, au siècle de Pythagore (VIe siècle av. J.-C.)* ; en 1984, *La vie quotidienne des armées d'Alexandre*. S'intéressant aux sujets les plus variés, l'auteur a aussi édité en 1982 *Henri Schliemann. Une vie d'archéologue* et publié en 1996 *Parfums et aromates de l'Antiquité*, tandis qu'avant d'avoir découvert la Crète, il avait déjà édité, en 1948, le *Journal de voyage en Italie par la Suisse et l'Allemagne* de Montaigne et, en 1949, un *Que-sais-je ?* sur *La Renaissance*, qui a connu beaucoup de réimpressions.

Il est naturel, après avoir parlé de Paul Faure, d'évoquer son aîné Henri van Effenterre, qui fut l'un des rapporteurs de sa thèse et surtout l'un des grands fouilleurs de la Crète. Henri Van Effenterre, qui nous a quittés l'automne dernier, était né à Paris le 11 mars 1912. Normalien, agrégé des lettres, membre de l'Ecole française d'Athènes, il avait enseigné un temps l'histoire grecque à la Sorbonne, avant de devenir dès 1946, après la soutenance de sa thèse, professeur à la Faculté des lettres de Caen, puis de revenir à Paris en 1959 : professeur d'histoire ancienne à la Sorbonne, puis à Paris I, il accéda à l'éméritat en 1981. Un cursus exemplaire – qui n'est qu'une des facettes d'une vie longue et bien remplie : il l'avait d'abord consacrée à sa famille – à son épouse Micheline, inséparable compagne de sa vie et de ses travaux, à ses six enfants, dont il était, à juste titre, très fier ; mais ce savant, qui avait fait Sciences Po, s'attachait aussi à comprendre, à s'engager, à agir dans le siècle : il avait donné un bras pour la France au cours de la deuxième guerre mondiale. Il ne s'en glorifiait pas, il ne s'en plaignait pas, mais il s'attachait surtout à prouver qu'il était en pleine possession de toutes ses capacités, voire qu'il en était renforcé, plus actif et plus déterminé. Il fut, pendant 12 ans, directeur des Antiquités historiques de Normandie (1948-1960), fut un temps à la tête du Collège d'Europe à Bruges (1949-1952) — il aimait à rappeler ses origines néerlandophones et son attachement à l'Europe —, fut un efficace responsable des IPES et se dévoua pendant 23 ans à la direction de la Maison des provinces de France à la Cité universitaire de Paris ; c'est de même à son opiniâtreté – et à celle de ses collègues, comme Claude Nicolet, que le centre Glotz doit d'avoir acquis des locaux, des livres et une aura scientifique. Pratiquant le scoutisme dès l'âge de 11 ans, il publia en 1947, son premier livre une *Histoire du Scoutisme* (collection Que sais-je ?), réédité en 1961, et il avait été la même année Commissaire général du VIe Jamborée Mondial ; porteur d'un idéal d'éducation, d'implication, de service et de solidarité, le scoutisme valorise aussi l'organisation et l'improvisation efficaces, et il suppose une attention particulière aux choses et aux usages qui peuvent en être faits : cela répond quelque peu à la confrontation de l'archéologue aux objets découverts, voire aux difficultés d'un chantier ; c'est aussi un certain humanisme et il inspirait sans doute Henri Van Effenterre, lorsqu'il bricolait et jardinait dans sa maison de campagne de l'Yonne, lorsqu'il gravait lui-même une médaille commémorative, lorsqu'il s'efforçait de définir ce qu'avaient été concrètement l'utilisation d'un objet ou d'une structure architecturale, le fonctionnement d'une institution ou le déroulement d'un processus. Comme me le rappelait l'une de ses anciennes collaboratrices, tous ceux qui ont fouillé avec Henri van

Effenterre et sa femme, s'ils n'ont pas réagi négativement comme quelques Athéniens, sont restés émerveillés devant le mélange chez lui de rigueur et d'exigence et de fantaisie, d'imagination volontiers iconoclaste, que sa femme essayait parfois de ramener à la réalité. Les ouvriers crétois respectaient et adoraient le *kyrios monocheiros*, qui savait parler à chacun et discuter des trouvailles de la journée avec le contremaître Nicoli. On doit surtout à Henri Van Effenterre une douzaine de livres ; et plus d'une centaine d'articles d'archéologie et d'histoire grecque, dont la diversité témoigne d'une grande curiosité d'esprit mais qui s'ordonnent autour de quelques thèmes récurrents. Bien plus que son intérêt pour la Grèce centrale (de ses recherches à Kirrha, à un ouvrage de synthèse sur les Béotiens, 1989), c'est surtout sa rencontre avec la Crète qui domine ses travaux : il fouille à Dréros et à Lato, il lui consacre sa thèse — *La Crète et le monde grec de Platon à Polybe (1948)* —, il en étudie les territoires, les monuments, les inscriptions, les graffiti, la société, les institutions et leur évolution. Qualifié par J.N. Colstream, en 1984, de « doyen des historiens de la Crète hellénique », Henri Van Effenterre, qui publia, en 1966, un *Guide des fouilles françaises en Crète*, fut aussi l'un des pionniers français de l'archéologie minoenne, auquel ses pairs, internationalement reconnus, ont tenu à rendre hommage en s'associant aux mélanges qui lui étaient alors dédiés : il est, avec son épouse, l'auteur de trois fascicules des *Études crétoises* sur les nécropoles, le « centre politique » et les maisons (quartier Thèta) de Mallia — et d'une publication monumentale de cette ville minoenne et de son palais (1980). Son intérêt pour le deuxième millénaire s'élargit au monde égéen dans des études des sceaux du Cabinet des Médailles (*Corpus der minoischen und mykenischen Siegel*, IX, 1972), de la chronologie, d'objets de l'âge du bronze, de la civilisation mycénienne... Spécialiste d'une Crète archaïque qui a légué nombre de lois et premier éditeur, avec Pierre Demargne, du plus ancien règlement politique grec — interdisant à Dréros l'itération du cosmat —, Henri Van Effenterre s'intéressa tout particulièrement à la Cité grecque, à ses institutions, aux groupes sociaux qui s'y côtoyaient, à son économie. Après de nombreux articles, il publia, en 1994 et 1995, avec Françoise Ruzé, deux volumes, *Nomima*, rassemblant, traduisant et commentant les inscriptions politiques et juridiques de l'archaïsme grec. Connaisseur de celui-ci comme du monde égéen du deuxième millénaire, il se montrait sceptique à l'égard des théories — aujourd'hui quelque peu dévalorisées — qui accentuaient la coupure entre l'âge du bronze et celui du fer, et admettaient une création, voire « une cristallisation » tardive de la cité : les textes homériques, la lecture des tablettes mycéniennes, la découverte de nouveaux vestiges du II<sup>e</sup> millénaire et des âges obscurs apportaient des arguments en faveur de continuités dont le débat ouvert par la publication des tablettes de Thèbes et évoqué par la thèse récente d'Annie Schnapp montrent qu'elles connaissent aujourd'hui un regain de considération. Sur ce point comme sur bien d'autres, Henri Van Effenterre, contestait l'opinion admise comme vérité établie, pratiquait la transgression, voire la provocation — comme lorsqu'il donna à son livre, *La Cité grecque* (1985), le sous-titre « Des origines à la défaite de Marathon ». On aurait sans doute tort de n'y voir qu'un jeu littéraire, ou la manifestation du plaisir qu'apportent la contradiction et le paradoxe : c'était aussi une façon de mettre *l'opinio communis* à l'épreuve, de la confronter à sa contradiction, de rechercher un nouvel équilibre — une posture sans doute post-cartésienne, qu'Henri Van Effenterre pratiquait aussi dans ses engagements personnels ; en histoire, comme en archéologie, même quand elle n'a pas entraîné la conviction, elle a souvent ouvert la route à des hypothèses nouvelles ou disqualifié des automatismes injustifiés — ainsi l'interprétation comme *kernoi* de pierres à cupules dont certaines au moins étaient des tables de jeu. Henri Van Effenterre a également écrit plusieurs articles de synthèse et de nombreux savants, à l'étranger notamment, étaient ses correspondants et le consultaient, manifestant ainsi la confiance qu'ils avaient dans sa connaissance de l'antiquité et dans ses intuitions (une approche incontournable de la vérité dans des domaines où il y a plus de lacunes et d'interrogations que de certitudes permettant des déductions implacables) : son avis importait, il était « fiable » comme il aimait à le dire à propos de tel ou tel collègue. Il dirigea les premiers travaux de nombreux jeunes historiens, en associa plusieurs à ses publications, intéressa plusieurs générations d'étudiants aux disciplines qu'il leur enseignait. Les uns et les autres appréciaient, comme aussi ses amis crétois et le cercle étendu de ses relations, la forte personnalité d'un homme de convictions qui aimait la vie et savait être chaleureux.

Si j'avais eu le plaisir de rendre visite à Henri van Effenterre sur son chantier de fouilles et s'il nous avait fait l'honneur de participer quelques fois au séminaire sur le vocabulaire politique que nous organisons à l'École normale, j'ai eu avec Henri Metzger des relations plus suivies, puisque, préparant le concours d'entrée à l'école d'Athènes, j'avais, sur le conseil de mes maîtres parisiens, suivi ses cours à Lyon (ainsi que ceux de Jean Pouilloux et de Georges Roux, aujourd'hui disparus) et qu'à ma sortie de l'école d'Athènes il m'avait fait participer à ses fouilles du Letôon de Xanthos, l'année où nous inaugurâmes en grande pompe le beau musée ouvert sur le site et où j'eus la chance de trouver les inscriptions des Arruntii. Né à la Tronche (Isère) le 19 août 1912, mais d'origine alsacienne et protestante, il prit son premier poste dans le secondaire à Strasbourg, où son fils devait plus tard assumer d'importantes responsabilités dans les *Dernières nouvelles d'Alsace*, le grand journal régional. Entrant à 20 ans à l'École Normale Supérieure, il est nommé en 1939 à l'École française d'Athènes, où, après une affectation militaire en Syrie, il resta de 1940 à 1945 dans les conditions difficiles qu'on connaît. Il compléta ensuite sa formation par un séjour de deux ans (1945-1947) à l'Institut français d'Istanbul, dont il fut plus tard (de 1975 à 1980) le directeur. Dès 1947, il prend un poste à la Faculté des lettres de Lyon comme assistant, puis maître de conférence et, après la soutenance de ses thèses en 1950, comme professeur titulaire, tandis que, de 1961 à 1968, il est aussi professeur associé d'archéologie classique à l'université de Genève. Il a été élu en 1988 membre libre de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres. Si l'on néglige les premiers travaux pratiqués pendant la guerre à l'Asclépieion d'Epidaure (1941-1942) et à Athènes (1943) et les fouilles de Gortys d'Arcadie (1941-1942 et 1950), Henri Metzger apparaît avant tout comme le spécialiste de la céramique grecque et l'homme de la Lycie : participant aux fouilles françaises de Xanthos de 1951 à 1959, il prend lui-même la direction de la mission archéologique française de Xanthos et du Letôon de 1962 à 1978. Son œuvre présente ainsi deux grandes orientations : la céramique grecque, notamment athénienne, et le monde anatolien, notamment lycien, orientations que faisaient déjà pressentir ses séjours successifs à Athènes et à Istanbul comme ses thèses de doctorat : thèse principale, qui constitue encore une œuvre capitale, sur *Les représentations dans la céramique attique du IV<sup>e</sup> siècle* (publiée en 1951) et thèse complémentaire constituée par un *Catalogue des monuments votifs du musée d'Adalia* (publié en 1952). Il a ainsi mis au service du monde savant sa grande compétence dans le domaine de la céramique en publiant de 1960 à 1994 dans la *Revue des Etudes grecques* le copieux *Bulletin archéologique : céramique*. Ses *Recherches sur l'imagerie athénienne* (parues en 1965), qui complètent sa thèse d'État, sa publication, en 1972, avec C. von Bothmeier et J.N. Coldstream, des *Céramiques archaïques et classiques de l'acropole lycienne* (de Xanthos) et ses nombreux articles savants ne pouvaient qu'inciter la communauté des céramologues à lui confier la direction du Corpus Vasorum Antiquorum. Mais les honneurs, justifiés, ne dispensent pas du travail et il continue, jusqu'à un âge avancé, de s'intéresser à l'iconographie grecque, puisque, à 80 ans, il rédige encore un article intitulé « Problèmes du langage iconographique grec » (*CRAI*), trois ans plus tard étudie « Le Dionysos des images éleusiennes du IV<sup>e</sup> siècle » (*Revue archéologique*), qui rappelle son intérêt pour la religion grecque, sur laquelle il avait publié avec Roland Martin une belle synthèse en 1976, encore réimprimée en 1992. A 85 ans, il publie en italien un article sur « Une connotation sicilienne sur certains vases attiques à figures rouges exportés vers la Sicile » et, à 87 ans, publie encore, en collaboration avec J.-M. Moret, un article sur des peintures tombales lyciennes. Mais son autorité incontestable de céramologue ne doit pas faire oublier son autre domaine de prédilection : le monde lycien, où il est venu fouiller et travailler pendant 28 ans. S'occupant d'abord de l'acropole de Xanthos, dont il assure la publication dès 1963, il émigre dès 1966 sur le site voisin mais difficile du Letôon, menacé par la montée des eaux et encombré par la chute de ses magnifiques colonnes. Outre les comptes rendus de fouille soigneusement publiés dans la *Revue archéologique* de 1966-1974, ces fouilles du Letôon ont donné lieu à plusieurs publications savantes sur la stèle trilingue (1979) ou sur la région nord du site (1992). Ayant, en 1967, participé à une de ces campagnes de fouilles, puis-je me permettre quelques remarques personnelles ? Le séjour, unissant la chaleur, l'humidité et l'inconfort, était certainement épuisant et Christian Le Roy dans son hommage de 1989 à Henri Metzger rappelait justement que les fouilleurs n'hésitaient pas à

dauber « sur les fouilles colonies de vacances » parfois pratiquées par l'École d'Athènes. Mais, sans vouloir critiquer celui dont je fais aujourd'hui l'éloge, j'ai l'impression que le fouilleur tenait à l'austérité de la fouille, dont il était fier et qui contrastait pour lui avec le charme de sa résidence de Saint-Cyr au Mont d'Or ou les relations avec l'aristocratie ottomane de Stambul et s'il ne m'interdisait pas de prendre la jeep pour aller avec les jeunes membres de l'équipe nous baigner sur les splendides plages de sable fin qui n'étaient qu'à quelques kilomètres du site, je ne suis pas sûr qu'au fond de lui-même il ne condamnait pas de telles incartades, dignes de la fouille de Pouilloux à Salamine de Chypre. Mais je ne voudrais pas quitter le Létôon sans rendre aussi hommage à la charmante Madame Metzger, toujours présente et prête à aider les malheureuses femmes du voisinage.

Il me reste encore à évoquer peut-être le plus prestigieux de nos grands disparus. Né le 4 avril 1915 à Mirecourt, dans les Vosges, François Chamoux apparaît dès l'abord comme le sujet étincelant qu'il restera durant toute sa carrière. Entré à 19 ans premier à l'École Normale Supérieure et il est aussi reçu à 23 ans premier à l'agrégation de lettres classiques. La guerre retarde la brillante carrière qui l'attendait mais, là aussi, il se distingua, puisque sous-lieutenant d'infanterie, il obtint la croix de guerre avec étoile d'argent. Fait prisonnier, il rentra en France gravement malade et, professeur de lycée, fut admis pour ordre en 1943 à l'École française d'Athènes, qu'il ne put rejoindre qu'en 1945 et où il séjourna jusqu'en 1948. S'il participa alors aux fouilles de Delphes et de Thasos, son principal centre d'intérêt devint vite la Cyrénaïque, qu'il visita tant bien que mal en 1946 et 1947 et qui devait lui fournir son thème de prédilection. De retour en France, François Chamoux fut assistant à Lille, puis en Sorbonne et de nouveau professeur de lycée, avant de soutenir brillamment en Sorbonne, en 1952, ses deux thèses sur *Cyrène sous la monarchie des Battiades* et sur *L'aurige de Delphes*. Nommé alors professeur à l'université de Nancy, il obtint à la Sorbonne en 1960 la chaire de littérature et de civilisation grecques qu'il occupa jusqu'à sa retraite en 1983. Il joua aussi un grand rôle à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dont il était membre depuis 1981 et qu'il présida en 1991 : cette institution a tenu à lui rendre un hommage solennel le 11 janvier 2008. Ce qui contribue à l'intérêt exceptionnel de l'œuvre de François Chamoux, c'est la parfaite connaissance qu'il montre à la fois de la littérature et de l'art antiques : il est significatif à cet égard qu'il ait occupé successivement un poste de professeur d'archéologie et d'histoire de l'art et une chaire de littérature et civilisation grecques. C'est cette double spécialisation (ou absence de spécialisation) qui le qualifiait parfaitement pour diriger la *Revue des Etudes Grecques* (de 1974 à 1987), pour faire, en 1992, un commentaire du livre I de Pausanias ou pour écrire en 1993 l'Introduction générale à la *Bibliothèque historique* de Diodore de Sicile, dont il dirigea l'édition dans la Collection des Universités de France. C'est elle aussi qui explique le succès justifié de ses grandes synthèses, qui sont bien plus que des manuels d'enseignement supérieur, sur *La civilisation grecque à l'époque archaïque et classique* (1963, 19832), sur *La civilisation hellénistique* (1981, 19852) ou sur *Marc-Antoine, dernier prince de l'Orient grec* (1986), ouvrages à la fois pénétrants et agréables qui se trouvent dans beaucoup de nos bibliothèques privées. On en rapprochera la synthèse éclairante sur *l'Art grec* (1966), où il insista entre autres sur l'importance de la couleur, ou ses analyses dans *La sculpture de la Grèce antique. Les musées d'Athènes* (1968). Ses quelque 140 articles publiés notamment dans le *Bulletin de Correspondance Hellénique*, la *Revue des Etudes grecques*, la *Revue Archéologique* et les *Comptes Rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* montrent sa compétence dans les domaines les plus variés, celui de la poésie grecque, qu'il s'agisse d'Homère ou d'épigrammes hellénistiques, comme celui de la sculpture — où il n'a pas hésité à débaptiser la célèbre « Athéna mélancolique » ou le non moins célèbre « éphèbe d'Anticythère » — ou de l'archéologie de terrain, dont témoignent ses nombreux articles sur Apollonia et sur la Cyrénaïque, où il eut la chance d'introduire un continuateur fidèle dans la personne d'André Laronde.

Je pensais arrêter là ma nécrologie de nonagénaires quand j'ai appris la mort de mon ami Claude Vatin, survenue brutalement le 9 juin, alors que je l'avais encore eu au téléphone, apparemment en bonne santé, quelques jours auparavant et alors que son épouse Françoise était déjà en train de préparer la réception que le couple avait coutume d'offrir tous les ans à leurs amis d'Aix et d'ailleurs. Qu'on me permette donc d'évoquer

avec une émotion toute particulière ce grand humaniste à la curiosité universelle que fut Claude Vatin. Né le 24 octobre 1927 à Paris, il est reçu à l'École Normale Supérieure en 1948 ; agrégé des lettres, il enseigne aux lycées de Beauvais, puis du Havre, avant d'être nommé assistant à la faculté de Clermont-Ferrand. Il exerce en 1959-60 la fonction de « caïman » à l'École Normale Supérieure mais, reçu au concours d'entrée à l'École d'Athènes, rejoint celle-ci à l'automne 1960. Il revient comme maître de conférence à l'automne 1964 à Clermont-Ferrand, où il prend la direction des Antiquités mais qu'il quitte en 1968 pour Aix en Provence, où il rejoint ses amis Salviat et où il fera toute sa carrière comme maître de conférence puis professeur et où il continue, même après sa retraite et jusqu'à la veille de sa mort, à animer un séminaire très vivant et fréquenté par tous les antiquistes. Avant d'évoquer son œuvre scientifique et ses différents chantiers de fouille, je voudrais revenir sur quelque chose qui fut très douloureux pour lui et les siens. Claude Vatin avait une acuité visuelle que je qualifierais d'exceptionnelle. Un exemple suffira. Lorsque nous étions à Délos et que, plus jeunes que lui, nous avions encore une acuité visuelle de 10/10, il apercevait les navires quittant l'île voisine de nombreuses minutes avant que nous pussions les deviner. Cette acuité visuelle anormale lui a permis de voir sur la pierre les traces d'inscriptions arasées pour laisser place aux nouvelles inscriptions et en quelque sorte d'introduire la notion de palimpseste dans l'épigraphie grecque. Cela aurait pu être une véritable révolution dans cette science et l'on comprend l'enthousiasme du chercheur. Malheureusement, si le monde savant était prêt à admettre quelques trouvailles de la sorte, par exemple pour le monument de Cléobis et Biton, la multiplication des lectures sema le doute et contribua à mettre Claude Vatin au ban de l'archéologie officielle. J'avoue que ni moi ni aucun autre ami de Claude n'avons jamais, malgré notre bonne volonté, réussi à lire ce qu'il voyait sur la pierre mais nous ne désespérons pas que quelque jour un procédé moderne permettra de justifier ses lectures. De toute façon, jamais nous ne saurions douter de sa bonne foi et de son intégrité scientifique. Autre crime de Claude Vatin, il ne pensait pas assez à gauche et, lorsque mon directeur de thèse d'État, que je ne nommerai pas, eut le bonté de discuter avec moi du choix des membres de mon jury, le seul qu'il récusait fut Claude Vatin, parce que, politiquement, il ne pensait pas comme il faut. On excusera cet excursus personnel, mais, quand disparaît brutalement un ami très cher, il est bon de tout dire. La bibliographie de Claude Vatin présentée au début des mélanges que, sous le titre d'*Eukrata*, ses amis lui ont offerts en 1994 pour fêter les 20 ans du séminaire qu'il animait et continuera d'animer à Aix permettent d'avoir une vue d'ensemble de son œuvre scientifique ; il n'y aurait d'important à ajouter que le beau livre *Ariane et Dionysos, un mythe de l'amour conjugal*, paru à Paris, ENS, en 2004. Le classement proposé de ces 57 titres entre « art et archéologie », « sanctuaires, mythes et religion » et « institutions, économie et société », a le mérite de montrer la variété des préoccupations de Claude Vatin mais, vu la façon dont celui-ci avait su unir épigraphie, archéologie et histoire, peut-être est-il plus intéressant pour une grande partie de son œuvre de la classer par site étudié. Ainsi, sur Médéon et sa région, l'un des premiers sites où, après Dikili-Tach, il fut amené à travailler à son arrivée en Grèce, il publia, outre un petit livre en 1969, un chapitre sur les tombes hellénistiques en 1976. C'est sur Delphes, où il voulut bien guider mes premiers pas de jeune Athénien, que ses travaux sont les plus nombreux : outre sa thèse de troisième cycle consacrée à Delphes à l'époque impériale, de 1961 à 1992, il ne consacra pas moins de 16 articles à Delphes traitant aussi bien de la sculpture (*kouroi* ou danseuses), des monuments votifs et de l'épigraphie à toute époque que de l'organisation politique et sociale, voire du tarif des poissons. Sur Délos, où j'ai eu la chance de travailler quelque temps à côté de lui, il ne publia de travaux que de 1964 à 1970 et, en dehors d'un article sur Délos prémycénienne et d'un autre sur Zeus Sabazios, toujours en collaboration avec Philippe Bruneau mais la publication que les deux archéologues ont rapidement donnée (en 1970) de *L'îlot de la maison des comédiens* et dont ils ont eux-mêmes rédigé la moitié est un modèle du genre. Pour montrer la variété de ses travaux archéologiques, on peut aussi signaler ses trois articles sur l'Auvergne, ses fouilles de Chamalières, publiées par Jean-Claude Poursat, et son article sur Ensérune. Outre le recueil des Inscriptions de Grèce centrale, publié en 1971 avec François Salviat et les inscriptions delphiques ou déliennes déjà mentionnées, Claude Vatin a aussi publié ou étudié de nombreuses inscriptions grecques d'époque diverse. Ces différentes études le qualifiaient tout à fait pour rédiger de

grandes synthèses historiques comme ses *Recherches sur le mariage et la condition de la femme à l'époque hellénistique*, parues en 1970, ou son livre sur *Citoyens et non-citoyens dans le monde grec*, paru en 1984, qui, d'abord destiné aux agrégatifs, est si vite devenu un classique qu'il a été rapidement épuisé. Ajoutons qu'à la veille de sa mort il était encore en train d'achever un grand article sur la colère d'Achille, qui lui avait fait relire, la plume à la main, toute l'*Iliade*, tandis qu'il commentait soigneusement l'article sur Amathonte que lui avait envoyé Pierre Aupert.

Il me revient encore d'évoquer brièvement les sept séances qui, du 5 novembre 2007 au 5 mai 2008 nous ont permis d'accueillir 15 nouveaux membres et d'écouter 12 conférences dont la variété, soigneusement préservée par notre secrétaire générale Valérie Fromentin, à qui je tiens à rendre hommage, ne pouvaient qu'accroître l'intérêt, à savoir une conférence sur la littérature, grecque, Alain Billault évoquant Théocrite ; deux conférences sur le vocabulaire grec, Matthieu Cassin étudiant le vocabulaire comique utilisé par Grégoire de Nysse et Jacques Jouanna, la famille de *diaita* ; deux conférences sur l'épigraphie grecque, Nicole Lanères étudiant une inscription laconienne archaïque et Jean-François Bommelaer les comptes de Delphes ; quatre conférences sur l'époque romaine, Anne Gangloff évoquant rhapsodes et poètes de l'époque impériale, Julien Fournier des monnaies romaines de Thasos, Jacques Schamp Thémistios, et Cédric Brelaz les contacts linguistiques dans les colonies romaines d'Orient ; trois conférences, outre celle de Mathieu Cassin déjà mentionnée, sur le monde chrétien, Bernard Pouderon évoquant le Faustus pseudo clémentin, Jean Gascoü le sort des temples après la prohibition des cultes païens et Mathilde Aussedat les chaînes exégétiques.

Après avoir abusé de votre temps et de votre patience, je ne puis que souhaiter bon vent à mon successeur Madame Françoise Skoda en me réjouissant seulement que les politiciens ignares qui entendent tyranniser la langue française ne m'imposent pas de dire « ma successeure » ou, pire, « ma successeuse ».